

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

175-176 | juillet-septembre 2005

Vérités de la fiction

La dérive des continents

Emmanuel Désveaux



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/29598>

DOI : 10.4000/lhomme.29598

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2005

Pagination : 445-450

ISBN : 2-7132-2035-1

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Emmanuel Désveaux, « La dérive des continents », *L'Homme* [En ligne], 175-176 | juillet-septembre 2005, mis en ligne le 01 janvier 2007, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/29598> ; DOI : 10.4000/lhomme.29598

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=LHOM&ID_NUMPUBLIE=LHOM_175&ID_ARTICLE=LHOM_175_0445

La dérive des continents

par Emmanuel DÉSVEAUX

| Éditions de l'EHESS | *L'Homme*

2005/3-4 - N° 175-176

ISSN 0439-4216 | ISBN 2-7132-2035-1 | pages 445 à 450

Pour citer cet article :

—Désveaux E., La dérive des continents, *L'Homme* 2005/ 3-4, N° 175-176, p. 445-450.

Distribution électronique Cairn pour les Éditions de l'EHESS.

© Éditions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La dérive des continents

Emmanuel Désveaux

MY COCAINE MUSEUM, titre singulier et accrocheur à la fois, a pour auteur Michael Taussig. Ce dernier occupe une chaire du département d'anthropologie de l'Université Columbia, lieu que l'on imagine volontiers être encore hanté par la figure fondatrice de Franz Boas.

Selon l'expression consacrée par la profession, Taussig fait du terrain depuis une trentaine d'années dans la plaine côtière de Colombie, dans la région de la ville de Santa Maria. Au regard d'un pays de montagnes dont, de surcroît, le débouché maritime le plus « naturel » se situe du côté de la mer des Caraïbes, nul doute que les habitants de cette région excentrée, des Noirs descendants d'esclaves pour l'essentiel, ne soient pauvres et ne souffrent d'un sentiment de marginalisation. Or, pauvreté et marginalité semblent constituer les ingrédients les plus sûrs de l'exotisme contemporain, *a fortiori* lorsqu'on parle de l'Amérique latine. Taussig le sait mieux que quiconque. *My Cocaine Museum* consiste à en jouer en permanence, tantôt pour conforter le cliché, tantôt pour le transcender ; jamais son écriture alerte et caustique ne s'y laisse cependant prendre. L'auteur procède par courts chapitres, presque des vignettes, chacun d'entre eux étant plus ou moins consacré à un thème : les techniques d'orpaillage ; l'histoire minière du pays faite depuis deux siècles de la déroute successive des compagnies colombiennes, françaises ou, tout récemment, russes ; les rapports entre le pouvoir central et les organisations locales ; le défaut de liquidités qui interdit le « décollage » économique de la région ; les îles de la Méduse au large, ancienne colonie pénitentiaire d'un pays, la Colombie, qui fut l'un des premiers à abolir la peine de mort mais où aujourd'hui le nombre d'exécutions extrajudiciaires est plus élevé que jamais ; la production domestique de la version locale du rhum, le *biché* ; la fille de l'informateur ayant réussi à la ville ses études de médecine et

_____ À propos de Michael Taussig, *My Cocaine Museum*, Chicago-London, The University of Chicago Press, 2004. Voir aussi dans ce volume le compte rendu de Natacha Giafferi, pp. 515-516, et les remarques de Jean-Paul Colleyn, *supra*, p. 157. *Ndlr.*

À PROPOS

devenant la maîtresse d'un paramilitaire ; la proximité de plus en plus prégnante de la cocaïne ; la langueur presque érotique de la directrice des archives de Popayán, riches d'inestimables documents, même si ce ne sont pas ceux que l'on recherchait... Le traitement de ces thèmes « locaux » donnent lieu à des digressions philosophiques, ou pseudo-philosophiques. Parfois, celles-ci se déploient sur des chapitres entiers, toujours masquées sous des intitulés lapidaires de nature plutôt poétique, façon Maurice Blanchot : « Water in water », « A Dog Grows », « Lightning »... Taussig se range sous la bannière de Walter Benjamin avec lequel il affiche une très grande complicité, revendiquant les vertus heuristiques de la *mimesis*. Leur affinité s'avère plus profonde que ce qu'il revendique. Elle tient à une manière de rapprocher les lieux distants ou non, de les superposer. Taussig pense la plupart des situations locales qu'il décrit en les rapportant à d'autres situations, appartenant à d'autres époques ou à d'autres localisations. Il consacre de très nombreuses pages aux traités anglais de navigation du XVII^e et du XVIII^e siècle qui traduisent très tôt une connaissance approfondie des grands courants océaniques parcourant le globe, et qui préfigurent dans l'ordre de la nature l'impératif de circulation, donc de rapprochement, qui hante notre propre civilisation. Le lien entre un lieu, un temps et un autre, relève tantôt de la métonymie – la Russie par le truchement de pauvres techniciens venus relancer récemment l'économie minière –, tantôt d'une pure métaphore. Parfois même, Taussig retourne le procédé, en une torsion qui fait de la métonymie une métaphore. Pour traiter de la fulgurante progression, ces dernières années, du béton dans l'habitat de la zone côtière, synonyme de sa dégradation esthétique, notre auteur débute le chapitre en mentionnant les plaques commémoratives qui ornent les routes d'accès à Rosendale dans le nord de l'État de New York et qui évoquent la prétendue invention dans un village des environs, en 1818, du ciment par un certain Nathaniel Bruce. Selon le bon vieux schéma diffusionniste, métonymique en diable, le matériau de construction emblématique de la modernité architecturale est donc parvenu en moins de deux siècles jusqu'aux moindres recoins de l'enchevêtrement de canaux qui parcourent les marécages de la côte méridionale de la Colombie. Mais cela s'est fait et se fait encore au prix d'efforts déraisonnables, le transport s'effectuant dans les canots monoxyles de facture traditionnelle. Une fois coulé, le ciment prend vite, même si son acheminement jusqu'au parvis de l'église de Santa Maria qu'il convient enfin de bétonner s'avère extrêmement coûteux en heures et en sueur humaines. Le propos invite à une digression sur le rapport que la modernité entretient avec la vitesse, qui est aussi une digression sur la contraction de l'espace, autrement dit sur la forme la plus évidente que prend la mondialisation... du moins pour nous – citoyens des pays riches appartenant à la classe moyenne – qui voyageons aisément d'un continent à un autre.

L'écriture de *My Cocaine Museum* est érudite, les citations et les références abondent. L'aspect donné à l'ouvrage a fait l'objet d'une attention particulière de la part d'un éditeur complice. Des photos et des dessins de l'auteur y sont intégrés selon une disposition manifestement calculée – dans le bon sens du terme – tandis que

des effets de typographie – somme toute assez réussis – participent à la création d'un livre à la facture singulière. L'ambition littéraire est manifeste. D'ailleurs l'argument du livre, ou plutôt son prétexte (dans les deux sens du mot) se donne comme purement littéraire. Il repose sur une mise en parallèle entre l'or et la cocaïne, ou plus exactement entre le passé de l'or et le présent et, surtout, le futur de la cocaïne. La transmutation s'opère à Bogotá, au fameux Museo del Oro. Là, au cœur de l'institution qui est, rappelons-le, une annexe de la banque centrale du pays, trône dans sa vitrine un magnifique *popoyo* (inhalateur de poudre de coca) fait du métal jaune. Son cartel (à ne pas confondre avec celui de Medellin !) explique, selon la version anglaise qu'en donne Taussig : « This popoyo from Quimbaya, which began the collection of the Gold Museum in 1939, identifies Colombians with their nationality and history ». L'auteur poursuit, se rangeant d'emblée sous la bannière de la littérature, autrement dit d'une forme de subjectivité de l'écriture.

« Another *popoyo*, thinner than most, is shaped like an erect penis. Others take the form of a jaguar, full-bellied fruit, or person that is half-aligator. There is one popoyo shaped as a golden woman, naked, with birds hanging from her wrist, and we are informed that burnt human bones were the source of the lime it contained. Gold and cocaine are firmly connected since ancient time, before even the birth of the sun, by art, sex, magic, and mythology, no less than by chemistry. The Gold Museum is already *My Cocaine Museum...* » (pp. XV-XVI).

Ajoutons toutefois une opposition sur laquelle, tout attaché aux vertus de la *mimesis*, l'auteur omet d'insister. L'or perdu : dans les couches géologiques, dans les sites archéologiques, dans les musées, dans les coffrets à bijoux des particuliers. S'il est perdu pour quelqu'un, il y a des fortes chances pour qu'il ne le soit pas pour tout le monde. Enfin, détenir de l'or sécurise. Illégale, la poudre extraite de la coca, en revanche, ne se possède pas vraiment. En détenir est cause de risques. Dans l'idéal, la poudre blanche est produite, mise en circulation et se volatilise aussitôt dans sa consommation.

On s'en serait douté : Taussig refuse la linéarité narrative. Il procède par fragments, ainsi que nous l'avons déjà indiqué. Il collectionne, en les retranscrivant, les impressions, les réflexions et les observations, justifiant par ce biais le titre de son livre. C'est probablement ainsi, en empruntant un procédé d'écriture cher à Roland Barthes, qu'il a le sentiment de payer sa dette envers le postmodernisme. On retrouve aussi, bien sûr, une technique de collage dans ce texte, presque inévitable dès lors que l'on décrit des réalités sud-américaines. Par ailleurs, la prose de Taussig révèle un immense talent de conteur – l'ombre de Gabriel Garcia Marquez surplombe ce texte –, doublé d'une acuité analytique ponctuelle qui fait très souvent mouche, comme à propos du phénomène, évoqué plus au haut, d'assèchement monétaire qui ronge l'économie régionale. Cela étant, on ne peut s'empêcher de penser également à *Tristes Tropiques*. Les deux livres jouent en effet la même partition de la fascination et de la dérélition. En dépit d'une bibliographie abondante, on remarque l'absence de l'ouvrage le plus connu de Claude Lévi-Strauss dans les

pages de *My Cocaine Museum*. Pourtant, la « citation » existe à l'évidence. Elle réside, masquée, dans le titre d'un des chapitres, placé en position centrale dans le livre : « Entropy », concept lévi-straussien par excellence pour analyser la modernité. Tout se passe comme si *My Cocaine Museum* avait la prétention d'être un nouveau *Tristes Tropiques* à l'usage des jeunes générations. La prétention n'apparaît pas illégitime après tout : un récit d'initiation à l'anthropologie ne saurait plus s'écrire de nos jours sous le signe d'interminables pérégrinations à l'intérieur d'un trop vaste pays car il n'en est plus de tels. Les déserts, au cœur desquels on prenait naguère le risque de se perdre, au sens propre comme au figuré, se sont évaporés au soleil de la technique. Désormais, l'aventure du terrain s'impose plutôt sous la forme d'un retour presque obsessionnel, à la fois saccadé et sautillant – relevant du zapping – sur une chaîne de lieux prédéterminés, eux-mêmes en connexion potentielle avec tous les autres lieux du monde. Le professeur d'anthropologie de l'Université Columbia nous laisse entendre qu'il est revenu à de multiples reprises au cours des dernières trois décennies dans cette région côtière qu'il décrit pourtant volontiers comme un enfer. De fait, ainsi que nous l'avons déjà souligné, son texte n'a de cesse d'orchestrer les va-et-vient entre un là-bas, aux contours d'ailleurs assez flous, et de nombreux ailleurs. Nul doute que l'ethnographe Taussig ne connaisse parfaitement sa « paroisse ». À cet égard, la publication de ce livre nous avertit que nous sommes passés de l'âge des ethnologues à celui des experts.

My Cocaine Museum est un livre aussi brillant qu'insidieusement séduisant ; somme toute, nous aurions été très heureux de l'avoir écrit. Car, à l'instar de tous les grands livres, *My Cocaine Museum* nous parle d'abord de nous-mêmes. Il s'agit d'une vaste métaphore sur notre condition contemporaine : l'usure, et pourtant l'immédiateté. Plus nous sommes désillusionnés, plus nous sommes impatients... Là-bas, dans le Sud colombien, pour faire fortune, on compte désormais sur la poudre blanche plutôt que sur l'or. Les vieilles ressources aurifères que recelaient les terrains alluvionnaires de la côte sont pratiquement épuisées. Avoir la chance de découvrir une minuscule pépite enfouie dans les vases du rio Timbiqui ou dans les profondeurs de puits depuis longtemps abandonnés par les compagnies minières exige des efforts de plus en plus colossaux. Seuls la tentent désormais quelques autochtones, prisonniers à la fois de leur misère et de leurs habitudes. La cocaïne propose un modèle de développement économique autrement plus dynamique et excitant, serait-il plus dangereux. Mais même ce point reste à balancer. Selon Taussig, dans la région, on compte aujourd'hui moins de morts violentes dues à la redoutable configuration que forment narco-trafiquants, guérilla et répression gouvernementale, que de morts accidentelles résultant des méthodes traditionnelles d'orpaillage. Les galeries des anciennes mines s'effondrent parfois, ensevelissant les prospecteurs « sauvages » ; il arrive que les scaphandriers restent prisonniers de la vase au fond de la rivière. Pourtant, subsiste une grande différence entre ces deux catégories de mort, différence que Taussig feint de ne pas voir : les unes découlent de rapports de force entre

humains et sont, dans l'idéal, susceptibles d'une justice, tandis que les autres n'appartiennent qu'à la cruauté d'un destin dicté par la nature.

Cet effacement ne traduit pas une quelconque désinvolture morale de la part de Taussig. Il faut plutôt y voir chez lui la marque, parmi d'autres, d'un englobement des problématiques typiquement humaines dans une grande histoire d'abord conçue comme une histoire naturelle. Au fond, la tentative de l'auteur de *My Cocaine Museum* de saisir une région comme totalité spatiale et historique l'assigne à une origine qui, exprimée en termes géologiques, a tout d'une malédiction. Cette plaine côtière alluviale a recueilli les matériaux que, des millénaires durant, l'érosion a arrachés aux Andes ; cette omniprésence de l'or, mais aussi son éparpillement, a conditionné les cultures précolombiennes qui l'ont d'abord occupée, de la même façon qu'elle a façonné sa sociologie contemporaine, issue de l'ère coloniale. Taussig nous convie à une géo-anthropologie qui apparaît comme une résurgence aussi inattendue que baroque – deux épithètes plutôt positifs à nos yeux – de la bonne vieille géographie humaine à la Vidal de la Blanche, celle qui disait, à propos de la France, que le granit fait le curé comme le calcaire l'instituteur. Ici, l'or engendre la folie et la passivité ; et la cocaïne s'apprête à prendre le relais.

My Cocaine Museum revendiquant très clairement un statut littéraire, le livre de Taussig mérite d'être examiné à ce titre, et du coup à l'aune des divers courants qui l'ont précédé et influencé, du surréalisme au réalisme fabuleux latino-américain en passant, bien entendu, par le conradisme. Tout travail d'écriture à prétention artistique est composite dans ses influences et plus ou moins original, plus ou moins puissant, autrement dit plus ou moins réussi, quant à son aboutissement. Nous avons le sentiment à cet égard que l'écrivain Taussig a réussi son pari. L'avenir confirmera ou non notre sentiment. En tout état de cause, notre jugement immédiat ne saurait se satisfaire de ce seul critère, d'autant que nous n'appartenons pas nous-même à la critique littéraire ; il portera plutôt sur le statut anthropologique du livre. Car si la littérature et l'anthropologie sont parfaitement compatibles, la prégnance de la première au sein d'un texte donné n'induit pas mécaniquement que la seconde y soit pertinente. Allons plus loin. *My Cocaine Museum* présente, on l'a souligné, un caractère tourbillonnaire, dont on peut se demander s'il n'a pas aspiré dans sa dynamique singulière ce que certains d'entre nous considèrent comme le pacte secret de notre discipline. Dans la géo-anthropologie que Taussig nous propose, il y a très peu de place pour les gens et surtout, au sens très banal, boasién, du mot, pour la culture de la région de Santa Maria. Non seulement on n'apprend rien sur les règles de leur vie sociale, mais le texte ne répercute pas non plus, ou très peu, l'écho de leurs voix. À nos yeux, toute la tradition ethnologique repose sur le pari d'un équilibre entre la restitution d'une culture autre pour elle-même et une méditation propre à notre culture, qu'elle soit d'obédience philosophique, sociologique, historique, voire psychologique, qu'elle soit enfin formulée à l'impersonnel ou à la première personne. C'est une entrée en résonance de ces deux registres qui, par le passé, a fait les grands livres

d'ethnologie. Or, dans celui-ci, cet équilibre n'est pas respecté, comme d'ailleurs il ne l'a jamais été ni par la géographie classique, ni par, quels que soient leurs multiples avatars littéraires, ce que sont les récits de voyages. Taussig a trahi. Il a trahi magnifiquement. À la différence des postmodernes, il ne déconstruit rien. Plus radicalement, il renvoie l'identité culturelle évanescence d'entités sociologiques dont il suggère au fond l'inexistence à un ordre géologique, nécessaire dans son avènement, mais arbitraire dans sa cause première, qu'il associe à un déroulé historique tout aussi arbitraire, du moins du point de vue de ses acteurs – agents ou victimes – locaux. À l'heure de la mondialisation, l'histoire de n'importe quel individu ne saurait être que mondiale, tout comme l'est celle, toujours en mouvement bien qu'à une tout autre échelle d'appréciation temporelle, de la dérive des continents, de l'émergence et de l'érosion des montagnes, de la sédimentation des mers et de la redistribution géologique des minerais.

MOTS CLÉS/KEYWORDS: culture – littérature/literature – postmodernisme/postmodernism – histoire/history – or/gold – Colombie/Columbia.